

cette désignation charmante, bien préférable à toutes les désignations scientifiques.

J'étais bien le balsamier le plus heureux de la terre. Un jour, pendant que j'écoutais les confidences d'une jeune colombe, j'entendis un bruit sourd et je ressentis en même temps une douleur mortelle. C'était le bûcheron qui me frappait. Je voulus me plaindre. « Allons ! me dit l'Indien en chantant une chanson populaire ; allons ! beau balsamier ! il y a assez longtemps que vous êtes là oisif à contempler les étoiles et à faire l'amour avec les papillons. Le temps du labeur est venu ! »

Hélas ! oui, le temps du labeur est venu et celui de la douleur aussi. On me transporta, on fit pénétrer la scie à travers mes fibres embaumées, on me divisa en lames très minces qui ont servi à faire des meubles coquets. C'est avec un de mes fragments que le tabletier a eu l'idée de faire cette tabatière. Combien peu de personnes se doutent, en voyant cet objet futile, que pour réunir les matériaux qui le composent, il a fallu remuer le monde, mettre à contribution l'Océan, les forêts immenses, creuser la terre, rapprocher les continents par le commerce ; il a fallu que des navigateurs intrépides découvrirent des contrées lointaines, des pays inexplorés ! Cette simple tabatière, en un mot, est le résumé de toute l'activité, de toute la science et de toute la civilisation humaines. . . .

La fée des Bois en était là de son dithyrambe économique et social lorsque malheureusement une des bûches du foyer projeta tout à coup dans le salon une clarté si vive que toutes les petites fées effrayées disparurent, reprirent leur

place dans les incrustations de la tabatière et tout rentra dans le silence.

— C'est fâcheux, dit la bonne grand'maman, que cette clarté soit venue interrompre leur babil ; je ne les avais jamais vues si animées que ce soir. Voulez-vous sonner, monsieur ? Guillaume peut rapporter les flambeaux.

— Je ne puis croire, madame, ni à ce que je viens de voir ni à ce que je viens d'entendre ; vos petites fées sont charmantes, et elles m'ont appris bien des choses que j'ignorais.

La pendule marquait près de minuit ; cette soirée féerique avait passé comme un éclair. Je pris congé de l'aimable et bonne dame.

— A demain ! me dit-elle. Vous savez qu'Alboni chante dans la *Gazza* : vous viendrez me faire votre cour pendant un entr'acte.

Je m'inclinai et sortis.

J'ai voulu vous raconter cette curieuse soirée pendant que les moindres détails, les moindres paroles en étaient encore présents à mon souvenir. Mon récit ne peut malheureusement donner qu'une idée fort incomplète des fantastiques personnages que j'ai eus sous les yeux pendant deux heures. Beaucoup de personnes crieront à l'in vraisemblance. . . . mais je n'ai pas le temps de leur démontrer l'exacte vérité de mes assertions, car il est tard, le premier acte de la *Gazza ladra* doit être commencé, et vous savez que la grand'maman m'attend, pendant l'entr'acte, dans sa loge, où je vais, de ce pas, faire ma cour à ses soixante-neuf ans qu'elle porte avec tant de bonne grâce, tant d'esprit et tant de gaieté.

LOUIS JOURDAN.



2

## Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.



# LE NUMÉRO VINGT,

IMPRESSIONS D'UN GARDE DE PARIS.

PAR

LOUIS REYBAUD.



NEW-YORK.

CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,

73, Franklin Street.

1856.



alors question de mettre sur un pied imposant la police des rues. Soit, me dis-je, rabattons-nous de ce côté ; si je ne puis devenir un écrivain de renom, je serai du moins un garde de Paris vigilant. Chacun sert son pays à sa manière : ceux-ci en grattant du papier, ceux-là en faisant le pied de grue. Et, sur ces mots, dignes d'un stoïcien, j'allai offrir ma tête au capuchon municipal et eus la chance d'être agréé. Voilà où m'a conduit l'état florissant de la littérature.

En acceptant l'emploi, je ne me dissimulai pas qu'il s'y attachait quelques charges et de certains inconvénients. Il est dur pour un être pensant et libre de fouler éternellement le même terrain, et d'avoir toujours sous les yeux les mêmes perspectives. Jusqu'ici l'écurieul et le cheval de manège s'étaient seuls accommodés d'une pareille destination ; l'homme, ce prince de la création, y résistait. J'y résistais aussi, dans le début, par des révoltes intérieures. Mon corps seul était livré et accomplissait un service machinal ; mon âme continuait à m'appartenir et se maintenait bien au-dessus de la fange où s'appuyaient mes pieds. Mais, peu à peu, une lumière se fit dans ma destinée et une révolution s'opéra en moi. Rien ne porte à la réflexion comme une faction sans terme et un entretien prolongé avec les étoiles. Toujours replié sur moi-même, j'en vins à m'étudier mieux et à mieux juger le théâtre sur lequel j'opérais. Ce fut une véritable découverte et une sorte de refuge pour mon esprit ; je me retrouvai, je me ressaisis tout entier ; je sentis que je devenais philosophe ; c'est l'influence ordinaire du pavé de Paris. La philosophie y est endémique.

Sans elle, bon Dieu, que serait un garde dans l'accomplissement de ses fonctions ? Quel maintien pourrait-il avoir ? Quelle figure pourrait-il faire ? Le chapitre des ressources légitimes est bien borné pour lui. S'arrêter, causer avec le passant, il ne le peut ; la consigne est formelle ; il faut qu'il marche, il faut qu'il se taise ; ce sont des devoirs d'état. Que lui reste-t-il dès lors ? Compter ses pas ? La distraction manque de variété. Se livrer au dénombrement des voitures qui passent ? Il n'y a que du vertige à en retirer. S'occuper des détails de voirie, de l'état des chaussées, de la saillie des étalages, des petits métiers illicites et du chapitre des flagrants délits ? Un coup d'œil suffit et l'imagination n'a rien à y voir. C'est la part des sens ; l'âme demeure dépourvue. Aussi, pour un moment rem-

pli, que de moments vides ! Que de lacunes dans l'existence ! Que d'accès de désœuvrement ! L'individu le mieux trempé n'y résisterait pas, si la philosophie ne lui venait en aide. Douce philosophie ! Secourable divinité ! Que de fleurs tu as répandues sur mon trottoir et que de rayons tu as versés sur mes promenades les plus brumeuses !

Je me pris donc à envisager mes fonctions sous ce jour nouveau et dans leurs rapports avec les plus hautes facultés de l'esprit ; même sous l'habit du garde de Paris, le lauréat se retrouvait ; on n'est pas couronné impunément en pleine Sorbonne. Toute chose, me disais-je, si matérielle qu'elle soit, a un sens moral qu'il suffit d'en dégager. Une persienne qui s'ouvre par exemple, voilà un acte purement mécanique et qui, dans cette limite, ne conduit pas l'imagination bien loin ; mais si, derrière la persienne, on voit la main qui agit et le cœur qui bat, que de matières à conjectures ! Il en est ainsi de toute circonstance et de tout mouvement ; sous le fait apparent, il y a une signification cachée ; le saisir est le propre du philosophe et de l'observateur. Pour lui, rien n'est perdu, ni un regard, ni une lettre furtive, ni un serrement de main, ni un jeu de mouchoir, ni un accident de lumière. Il sait ce que veulent dire une station sur un point donné et aux mêmes heures, une éclipse imprévue, un changement de toilette, un signe de ralliement, et ce télégraphe à l'usage des amoureux, dont seuls ils possèdent la clé, et qui est bien plus rapide et plus éloquent que ne peut l'être un fil électrique.

Voilà quel champ s'ouvrait devant moi quel salutaire exercice je pouvais donner à ma pensée. Ma tâche d'agent se compliquait ainsi d'une étude de mœurs ; de machinales, mes fonctions devenaient réfléchies. Il ne s'agissait plus seulement de mettre un pied devant l'autre dans un espace donné, de longer les mêmes pignons et de raser les mêmes murailles ; il ne s'agissait pas non plus de maintenir tout uniment l'ordre public, d'arrêter les délinquants ou de remettre les gens ivres dans leur chemin, besogne secondaire et peu digne d'un homme comme moi. Il s'agissait d'animer, de peupler le théâtre de surveillance, de rendre ces maisons transparentes et d'en pénétrer les secrets, de savoir quelles passions y régnaient et quelles intrigues y avaient leur siège, et tout cela sans violence, sans espionnage outré, par la seule force de l'ob-

servation et sans quitter le pavé où m'enchaînent ma consigne et mon devoir.

Ainsi s'expliquent les origines de ce livre ; c'est le fruit d'inductions laborieuses, que ne désavoueraient pas les philosophes les plus accrédités ; c'est un travail analogue à celui des naturalistes, qui, sur le moindre débris, reconstituent toute une espèce. Depuis douze mois que je me partage entre deux trottoirs et renferme mon existence dans une étendue de 200 mètres, il n'est pas un mot dit à ma portée, pas un aigne échangé sous mes yeux, pas une démarche, pas un acte dont je n'aie tiré parti et qui n'ait fourni quelques matériaux à l'édifice que j'éleve. Contraste frappant et singulier ! Rejeté du giron des lettres, je m'étais réfugié dans la surveillance du pavé, et voici que la surveillance du pavé me ramène dans le giron des lettres. Dieu est grand, comme disent les Turcs : traduction libre ; c'était écrit. On n'échappe pas à sa destinée.

## I.

Qu'on ne cherche pas à deviner sur ce qui va suivre le point de Paris où j'exerce mes fonctions, qu'on ne cherche pas non plus des noms réels sous les noms imaginaires dont je ferai usage ; toutes mes précautions sont prises pour dérouter les curieux et les jeter dans de fausses voies. Je sais qu'il ne manque pas de gens prêts à mettre une étiquette sur chaque sac et à désigner les originaux de tous les portraits de fantaisie. Il est bon que le public soit en garde contre ces petites malignités ; avec moi elles seront gratuites et manqueront de fondement : j'appartiens à une institution où la réserve est une loi et qui ne spéculé pas sur le scandale.

Parmi les habitations situées dans mon ressort, il n'en est point qui ait un plus grand aspect que le numéro 20. C'est un vaste hôtel, fièrement campé entre cour et jardin, et qui semble seul avoir gardé des airs de race au milieu des constructions bourgeoises dont il est environné. Isolé de toute part et débouchant sur deux rues, il offre un des rares échantillons de ces résidences que l'ancienne noblesse avait su se ménager au cœur de Paris et qui disparaissent peu à peu sous le marteau de la spéculation ou les servitudes de l'utilité publique. Composé dans un goût sévère, cet hôtel a une décoration appropriée à la destination des lieux ; le péristyle, l'attique, le corps de logis et les deux ailes

en retour forment un ensemble où rien ne jure, et sur lequel l'œil se repose avec un charme mêlé d'étonnement.

L'avouerais-je ? Quoique je fusse sur mes domaines et en face d'un de mes administrés, je ne pouvais passer devant ce numéro 20 sans une certaine émotion. Cent fois par jour le devoir m'y ramenait, cent fois je sentais mon cœur battre et ma curiosité s'éveiller. Il me semblait qu'un froid glacial s'échappait de cette enceinte, et qu'une énigme était posée derrière ces murs. L'hôtel était habité ; il comptait, entre les membres de la famille et la domesticité, un personnel considérable ; on y vivait sur un grand pied et comme il convient à des privilégiés de la naissance et de la fortune. Et pourtant aucun bruit, aucun mouvement ne rendaient sensibles au dehors les détails de la vie intérieure. On eût dit un monastère assujéti à la loi du silence et astreint à un sequestre rigoureux. A peine, de loin, voyait-on les gens de service entrer ou sortir par la petite porte de l'hôtel et encore y mettaient-ils une réserve qui s'étendait à tous les actes de la livrée, et faisait évidemment partie des consignes de la maison. Pour être ainsi obéis, il fallait que les maîtres fussent à la fois bien généreux et bien sévères.

J'avais beau, dans le cours de mes allées et venues, prendre cette habitation pour moi point de mire et l'entourer d'une surveillance qui, sans être apparante, n'en était pas moins active ; rien ne s'y laissait voir qui fût de nature à me donner satisfaction. Presque toujours les portes demeuraient closes ; et quand par hasard elles s'entr'ouvraient au moment de mon passage, mes découvertes se bornaient à la perspective d'une cour déserte, d'un perron solitaire et d'une façade muette. Il est vrai que, d'un certain point de la rue, on apercevait, au-dessus des chaperons du mur, la ligne des croisées du premier étage ; mais ces croisées, garnies d'épais rideaux, ne s'animaient que rarement et dans les jours de réception. En temps ordinaire, elles paraissaient comme condamnées ; pas un être vivant ne s'y montrait, d'où l'on pouvait conclure que la partie vraiment habitée de l'hôtel faisait face sur le jardin et se trouvait ainsi placée hors de la portée des regards indiscrets.

On devine qu'à raison même de ces obstacles j'attachai plus de prix à réussir. La place se refusait à capituler, j'en fis l'objet d'un siège en règle. J'allai d'abord aux informations. L'hôtel appartenait au comte de Montréal, dont la

noblesse ne date ni de ce siècle, ni de l'autre, un gentilhomme normand se rattachant par ses ancêtres au sang des ducs qui firent la conquête de l'Angleterre. A en croire les bruits du quartier, le comte ignorait lui-même à quel chiffre s'élevaient ses richesses ; il avait cinq châteaux sur divers points de la France, de grands immeubles dans Paris, des valeurs de toute nature, rentes sur l'Etat, actions de chemins de fer, obligations de compagnies pour des sommes qui échappaient à toute évaluation, enfin un mobilier aussi précieux par la date que par l'origine et où ne figuraient que des morceaux de choix, tableaux, livres, statues, bois sculptés, bronzes, services de table, tentures, cristaux, porcelaines, rappelant les noms de maîtres, ou les grandes époques de l'industrie et de l'art. Peu de personnes étaient admises à voir ces collections ; mais les connaisseurs en savaient le détail et en racontaient des merveilles.

Du comte lui-même, la chronique du quartier ne disait rien de précis. C'était un homme d'un âge mur, maniant bien un cheval, de bonnes manières et du plus grand air. Sa physionomie était naturellement si sérieuse et son regard si froid, qu'il imposait même au passant ; toute curiosité déplacée eût cédé devant la dignité de son maintien. Il sortait rarement et, quand il sortait, ses absences n'étaient jamais longues. Plusieurs fois on l'avait vu quitter l'hôtel et y rentrer brusquement, sans qu'on pût assigner un motif à ces caprices. Ses courses devaient-elles se prolonger, il se faisait suivre par un valet, tantôt à pied, tantôt monté comme son maître ; il tenait sans doute à avoir toujours quelqu'un sous sa main et à ses ordres. C'était un véritable seigneur, dans toute l'acception du mot : rien chez lui ne sentait le parvenu.

Quant à son intérieur, les renseignements laissaient aussi beaucoup à désirer. Tout ce qu'on en savait, c'est que la famille se réduisait à trois membres, le comte, sa sœur et sa femme. La comtesse menait peu de bruit et il n'en était question au dehors que pour citer sa beauté, qui faisait événement lorsqu'elle traversait la rue dans son équipage. Les gens de magasin franchissaient le seuil de leur porte, afin de la mieux voir, et ne tarissaient pas d'éloges sur ses perfections. Suivant les études et les goûts, chacun lui cherchait des types de comparaison ; ceux-ci en faisaient une vierge de Raphaël, ceux-là une divinité mythologique. Tous s'accordaient à vanter la pureté de ses

traits, la douceur de son regard et le charme incomparable répandu sur sa physionomie.

Mais ce qui plus encore que les avantages personnels de la comtesse, défrayait les conversations du quartier, c'était les façons et les airs de la sœur du comte, Mlle de Montréal, ou plutôt Mlle Pulchérie, comme on avait coutume de l'appeler. Impossible de la voir, ne fût-ce qu'un instant, sans garder le souvenir de cette apparition. Tout en elle avait un caractère à part et un cachet particulier ; en vain eût-on cherché à l'appareiller ; c'était évidemment un exemplaire unique ; la nature, après cet essai, avait brisé le moule. Jamais figure humaine ne se rapprocha autant de la tête de l'oiseau de proie ; l'analogie était frappante ; rien n'y manquait : ni le nez crochu, ni les yeux clignotants et à fleur de tête, ni les lèvres pincées, ni le menton fuyant, ni les cheveux hérissés en houppe. Quand elle passait en voiture, avec la comtesse à ses côtés, ce rapprochement se présentait irrésistiblement à l'esprit ; on eût dit qu'elle tenait la jeune femme dans ses serres, et qu'elle ne l'abandonnerait pas sans avoir épuisé le sang de ses veines.

C'était à l'occasion de Mlle Pulchérie que les langues de mes administrés se déliaient le plus volontiers. Tout ce qu'il y avait de mystérieux dans cette maison, on le faisait retomber sur elle. L'imagination s'en mêlant, il n'y eût bientôt plus de limite aux conjectures et aux suppositions. Le mercier enchérissait sur l'épicier, et le boucher ne voulait pas se laisser vaincre par le marchand de verdure. Les femmes brochaient sur le tout et y ajoutaient les commentaires qu'inspire naturellement l'esprit de corps. Bref, il n'était point de mélodrame, même aux boulevards, qui valût celui dont chacun autour de moi arrangeait les scènes et multipliait les combinaisons, en accompagnant ces versions sombres de gestes et d'exclamations appropriés.

Voilà où me conduisit cette enquête faite de porte en porte, dans les moments où mon service me laissait quelque liberté. Au lieu d'apaiser ma curiosité, ce premier résultat ne fit que l'accroître. Dans leur vague même, ces renseignements inspièrent le désir d'arriver à quelque chose de plus positif : derrière ces contes, il y avait une histoire réelle ; mais comment la pénétrer ? comment découvrir ce mystère que j'avais pressenti et que confirmait la rumeur populaire ? Là commençaient les difficultés, et

elles étaient de nature à décourager un homme moins opiniâtre que moi.

Des subalternes qui habitaient l'hôtel, aucun ne paraissait jouir d'un crédit mieux assuré que le concierge. Mille circonstances trahissaient cette autorité de seconde main et la rendaient manifeste, même pour l'observateur le plus superficiel. Les autres valets ne lui parlaient qu'avec déférence, venaient prendre ses ordres et les exécutaient ponctuellement. Quand le comte passait devant la loge, il ne manquait pas d'adresser au gardien de l'hôtel quelques signes de bienveillance, dont celui-ci semblait profondément touché. En serviteur bien appris, il s'inclinait alors jusqu'à terre ; mais n'en relevait que plus haut le front lorsque M. de Montréal s'était éloigné. Plus de doute, me dis-je ; c'est là le courtisan et le favori ; on le retrouve ainsi à tous les degrés de l'échelle sociale ; rampant envers les grands, hautain envers les petits.

Dès lors il me parut démontré que si je voulais obtenir sur les Montréal autre chose que des récits ou des impressions en l'air, c'était à ce personnage qu'il fallait m'adresser. Il était l'œil et il avait l'oreille du maître. S'il existait un secret dans cet intérieur, forcément il en était le dépositaire. Qu'il l'eût surpris ou qu'on le lui eût confié, peu importait, pourvu qu'il fût au courant.

— Voilà mon homme, m'écriai-je ; ne cherchons pas ailleurs. Il tient le mot de l'énigme et, si boutoné qu'il puisse être, je le lui arracherai. La cave du marchand de vins y passera s'il le faut ; mais j'en aurai le cœur net.

— On voit à quel point les difficultés de l'entreprise m'avaient aiguillonné ; pour en venir à mon honneur, je ne reculais pas même devant des frais, et Dieu sait si j'étais capitaliste.

## II.

Les choses ne marchèrent néanmoins ni aussi promptement ni aussi heureusement que je me l'étais imaginé. J'avais affaire à un bourru de la pire espèce. On ne l'abordait ni quand on voulait, ni comme on voulait ; sa loge était une sorte de fort où il se gardait lui-même en gardant les autres. Son principal souci consistait à rendre aussi peu fréquentes que possible les communications entre l'hôtel et la rue, et à les réduire aux visites de rigueur et aux besoins du service. Aussi rendait-on à ces instincts sociaux la justice qui leur était due, et au lieu

de l'appeler M. Vincent, ou le père Vincent, ou Vincent tout court, suivant les termes où l'on vivait avec lui, s'accordait-on à le nommer le Vieux-Sournois, épithète dont il semblait plus enorgueilli qu'humilié, et qu'il prenait à tâche de mériter chaque jour davantage.

Vis-à-vis d'un homme animé de semblables dispositions et dont la réputation était si bien établie, il y avait presque à désespérer d'un succès. Je n'en maintins pas moins mes plans d'attaque, ne négligeant rien, à l'affût de la moindre occasion, et m'en remettant pour le reste au dieu du hasard, toujours secourable à ceux qui ne s'abandonnent pas.

Comme pour compliquer l'entreprise, le père Vincent avait été mis, par la nature ou les circonstances, à l'abri de beaucoup de séductions, des plus puissantes comme des plus habituelles. Il était veuf et sans enfants ; on ne pouvait donc le prendre de ce côté ; il avait franchi l'âge des passions violentes et vivait comme un moine, fidèle à ses devoirs d'état. Autre point par lequel il échappait aux embûches. Enfin on ne lui connaissait aucun défaut capital : il n'était ni joueur, ni gourmand, ni avare ; il ne fumait pas, à peine prisait-il ; en un mot, il passait pour invulnérable.

Malgré ces motifs de désespérer, je ne longéais pas une seule fois l'hôtel Montréal sans songer aux moyens de réduire le Cerbère qui le gardait si scrupuleusement. Avec quel gâteau ? je l'ignorais encore. A son intention, j'avais garni mes poches d'une tabatière. De toutes les façons d'engager l'entretien, aucune n'est plus sûre et ne manque moins son effet. Un jour que, par un affreux brouillard, le concierge assistait, tête nue, à une petite réparation des clôtures de l'hôtel, je m'approchai de lui sans affectation et lui tendant ma boîte entr'ouverte :

— Monsieur Vincent, lui dis-je, une prise de macouba, première qualité. C'est souverain contre les rhumes de cerveau.

Au lieu de répondre à mon procédé par un remerciement, le brutal me regarda de haut en bas.

— De quoi ? dit-il.

— Du vrai macouba, repris-je : En usez-vous ?

— Non, répondit-il, en me tournant le dos et en fermant sa porte avec violence. Passez votre chemin.

Voilà comment je fus payé de mes avances et où aboutit mon premier effort. Décidément, je